

La Crémation.

Dans ses dernières *Gaëpes*, Alphonse Karr s'occupe de la question de crémation des corps, qui fait l'objet de sérieuses expériences en Allemagne, en Suisse, en Angleterre et aux Etats-Unis :

De tout temps, les inhumations dans les villes ont été considérées comme dangereuses pour les populations. Aujourd'hui l'accroissement prodigieux et incessant des villes a singulièrement accru ce danger par deux causes :

La première est que les cimetières qui avaient été prodigemment placés assez loin des villes, ont fini par être enveloppés par les nouvelles constructions et englobés dans les villes ;

La seconde, c'est le nombre toujours croissant des inflammations dans des villes de plus en plus peuplées.

Les cimetières sont devenus trop petits et ne peuvent être agrandis à cause de la cherté des terrains et des expropriations d'immeubles que cet agrandissement exigerait. Si on les met hors de la ville, mais assez proche de ses murailles, ils y rentreront dans un temps donné par l'extension de la ville; si on les en éloigne, cet éloignement engendrera mille difficultés; et forcera les survivants à abandonner leurs plus chers morts.

Pour satisfaire aux besoins de ce grand Paris pendant une période de sept années, il faut environ 170 hectares, c'est-à-dire quatre fois plus que ce que nous avons. Si l'on n'aise pas, les cimetières actuels rappelleront bientôt l'ancienne nécropole des Innocents, un charnier épouvantable, foyer permanent d'infection, terrible menace pour les survivants.

La terre n'accomplit pas indéfiniment sa hideuse besogne. On lui demande de dévorer une énorme masse de corps en cinq années; puis, après ce laps de temps les fosses communes sont retournées. La première fois, tout va bien; la seconde, c'est déjà difficile; à la troisième, la terre épuisée, saturée de matières en décomposition, refuse de faire son œuvre. Voilà le danger.

J'avoue que, pour moi, l'inhumation est une chose terrible ; que ma pensée suit le cadavre dans toutes les phases de sa décomposition ; que je vois, la nuit, ces corps étendus sous la terre ; que je souffre du froid et de la pluie qui tombent sur eux.

La crémation détrônerait les effets de cette triste imagination : aucune horreur, aucun dégoût ne se mêle à la pensée des êtres chéris qui nous ont laissés. La science aujourd'hui permettrait, d'ailleurs, de ne pas avoir recours aux moyens qu'employaient les anciens pour brûler leurs morts.

Lorsque le corps mort aurait, par la crémation, effacé en quelques instants la décomposition horrible que subit lentement le cadavre, il n'y resterait plus qu'un peu de cendres : la pensée, au lieu de fouiller la terre, de descendre dans la tombe où pourrissent ceux qu'on a aimés les suivrait, au gré des croyances et des espérances de chacun, dans une vie plus heureuse, dans un séjour fortuné — ou, du moins, ne le verrait pas cadavres, mais se les rappelleraient tels qu'ils étaient lorsqu'on les aimait et lorsqu'ils nous avaient.

Et ne crève pas à la prostration! En est-il une plus grande que l'excès que se permettent les riches de se faire embaumer, empailler pour mettre un peu plus de temps à pourrir. Je me rappelle qu'un jour Victor Hugo, comme on parlait de je ne sais plus quel personnage qu'il venait d'embaumer, faisant une allusion poétique à ce retour aux éléments de notre être divisé, dit : « Pour moi, je défends bien qu'on me fasse cet outrage; je ne veux pas qu'on retarde le moment où je deviendrai herbe, fleur, etc.: j'aime mieux embaumer qu'être embaumé. »

ALPHONSE KARR.

ALPHONSE KARR

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

Les premiers volontaires d'un an sont sur le point de rentrer dans leurs foyers, et il n'est pas sans intérêt de savoir quels ont été les résultats pratiques de la nouvelle mesure. Il faut d'abord rappeler que la plupart des colonels étaient hostiles à cette innovation. Aujourd'hui ils ne sont pas tous ralliés entièrement à cette idée, du moins n'existe-t-il plus, assure-t-on, d'hostilité absolue. Au point de vue disciplinaire, il y a, paraît-il, énormément de recrudescence de l'insubordination grave. Au point de vue de l'enseignement, les résultats seraient généralement bons, mais on sent encore que l'initiation est nouvelle et n'est pas encore passée dans les mœurs de la jeunesse. Le travail a été fort insuffisant pendant les premiers mois, les recrues ont été mal préparées à l'entrée dans les régiments, les derniers mois ont été féconds en résultats. Ce qu'on redoutait particulièrement, c'était de voir les soldats ordinaires se laisser aller à un sentiment de jalousie contre les volontaires. Il n'en a rien été, loin de là. On a constaté aussi qu'un grand nombre de volontaires ont été enrôlés dans les régiments d'élite, d'avance, sans même avoir eu goût pour l'état militaire, ont changé de résolution et, devenus rapidement sous-officiers, restent au corps. Enfin, nous croyons savoir qu'un grand nombre de colonels ont émis le desir de voir les régiments d'un an être plus sévères au point de vue mesure que les régiments permanents ordinaires.

— Un rapport sur les progrès de l'Inde en 1879 donne des renseignements sur la culture de l'arbre qu'on tire le quinquina. Il était introduit de l'Amérique du Sud dans les districts montagneux de l'Inde en 1870. On a dépensé pour cette expérience 61,719 liv. st. Mais les résultats sont incertaines. Ainsi il y a aujourd'hui 9,639,295 plantes qui dans les plantations du gouvernement sur les collines Neigharry, sans compter ce qu'il en existe dans celles des planteurs particuliers des autres districts. Les plus grands arbres du quinquina ont 120 pieds de haut et 120 centimètres de diamètre. La surface foliaire couverte par les plantations est actuellement de 950 acres, et elle s'augmente chaque année. L'écorce de l'arbre cultivé est bien plus riche en quinine que l'écorce sauvage de l'Amérique du Sud. L'année dernière, on a récolté 1,000,000 livres de quinine. L'année dernière, on en a récolté 68,688 à la fabrication locale. Cette année on en enverra en Angleterre 20,000 livres. L'alcaloïde se fabrique sur les lieux et à très-bon marché pour les usages médicaux, et des centaines de malades sont ainsi chaque année guéris de la fièvre. Le problème d'avoir un fébrifuge à bon marché sera prochainement réalisé.

(Times).

(Times.)

— Un journal abonde les renseignements précis sur la construction des nouveaux forts de Paris : Les forts seront petits, et pourront contenir à peu près de 500 à 3,000 hommes. Ils auront en général un relief variant de cinq à six mètres, leur armement, jusqu'à ce qu'on ait trouvé mieux, se composera de pièces de 6 de la marine. Les expéditions nécessaires vont avoir lieu d'ici peu : le projet de loi et la demande de crédit ont été soumis dernièrement à l'Assemblée. Aussitôt la loi sera votée, les travaux commenceront. On aura à construire des forts, des défenses, abris et bâtiments intérieurs; il faudra bien pour deux ans, des camps de six à huit semaines, de six mois. Pendant ce temps, les maçonneries s'écrouleront, les terres se tassent et prendront une forme naturelle. On ne pourra adopter une pièce de canon définitive et résoudre tous les problèmes en somme aujourd'hui à l'harpelle, à embrasser, avec ou sans traverse.

— Ou écrit de Rome au *Journal des Débats* : « Pendant que se jouaient en France le pénole d'un soi-disant Louis XVIII, on me présentait dans une petite ville de Toscane un homme qui assure être le duc de Reichstadt, fils de Napoléon I^{er}. Ses traits rappellent ceux de celui de l'empereur dans les dernières années de sa vie, mais l'expression en est fautive. Ce personnage n'est ni un fou ni un intrigant : il vit fort modestement des ressources que lui fournit une main inconnue, et il joit de l'estime de tous ceux qui le connaissent... Il raconte fort sérieusement comment, en 1814, un autre enfant lui fut substitué et comment il fut chassé d'abord à un dominica et ensuite à un chervanica de la capitale de la Toscane, et comment, plus tard, il fut relégué dans un lieu où il habite la Toscane, il a toujours maintenu ses assertions, mais sans jamais chercher à les expliquer ni directement ni indirectement... »

